World Library and Information Congress - 72nd IFLA General Conference and Council. IFLA, Seúl (Corea del Sur), 2006.

Qadede Idá?at: Une ancienne tradition parcourant la famille.

Civallero, Edgardo.

Cita: Civallero, Edgardo (Agosto, 2006). Qadede Idá?at: Une ancienne tradition parcourant la famille. *World Library and Information Congress - 72nd IFLA General Conference and Council*. IFLA, Seúl (Corea del Sur).

Dirección estable: **http://www.aacademica.org/edgardo.civallero/91**

Esta obra está bajo una licencia de Creative Commons.
Para ver una copia de esta licencia, visite
http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.es.

Acta Académica es un proyecto académico sin fines de lucro enmarcado en la iniciativa de acceso abierto. *Acta Académica fue creado para facilitar a investigadores de todo el mundo el compartir su producción académica. Para crear un perfil gratuitamente o acceder a otros trabajos visite: http://www.aacademica.org.*

Qadede Idá?at
Une ancienne tradition parcourant la famille

Edgardo Civallero
National University of Córdoba
Córdoba – Argentina
edgardocivallero@gmail.com
www.thelogofalibrarian.blogspot.com

Traduit par Olivia Trono, Comité International de la Croix-Rouge, Genève, Suisse.
olivia.trono@gmail.com

Les peuples indigènes d'Amérique latine

Pendant des siècles, des millions d'individus ont contemplé les étoiles, enracinés dans des terres qu'aujourd'hui, nous considérons comme les nôtres. Pendant des générations, ils ont tissé une unique et incomparable trame culturelle, faite d'innombrables caractéristiques, petites et grandes, de particularités distinctes et inimitables, qui leur étaient propres.
Pendant des siècles, des millions d'individus ont élaboré des visions du cosmos détaillées et profondément singulières. Ils ont maintenu des relations intimes avec leur environnement, des liens forts avec l'univers magique et spirituel, des expressions artistiques d'une indéniable créativité, et des langues aux sonorités et au vocabulaire riches. Avec tous ces éléments, ces gens ont constitué une mosaïque humaine vaste, immense, dotée d'une diversité virtuellement sans frontière.
Plus tard qualifiés d'"ab original" – autochtones – ils survécurent à peine à l'impétuosité brutale des pouvoirs impériaux et expansionnistes des Européens, dont les systèmes politiques et socio-économiques étaient basés sur des idées de conquête, de contrôle et d'exploitation.
La plupart de ces miracles humains fragiles ne supportèrent pas la pression et succombèrent. D'autres disparurent simplement au milieu du monde "civilisé" qui avait occupé leurs terres et pris leur vie. D'autres se sont adaptés, par une métamorphose qui les força à accepter un certain degré d'assimilation ou d'acculturation. En d'autres encore gardèrent le silence et leurs souvenirs d'une meilleure époque comme refuge contre les conquérants.
Nombre d'entre eux, cependant, ne se rendirent jamais.
La pression, la violence et l'oubli n'étaient pas suffisants à faire taire leur voix. Plus de 300 millions d'indigènes essaient de trouver leur propre chemin à travers tant d'exclusion, tant de discrimination et tant de problèmes. De ces survivants, près d'un demi million, appartenant approximativement à 12 groupes ethniques différents, vivent sur le territoire qu'on appelle, depuis deux siècles, "Argentine". Ils tentent de garder leurs coutumes, leurs habitudes et pratiques – transmises principalement oralement – leur sagesse, leurs croyances et ces caractéristiques qui les rendent spéciaux, différents, uniques… Et ils se battent pour préserver leur identité dans un monde qui se globalise de jour en jour, dominé par la technologie.
En dépit des déconvenues dont ils souffrent quotidiennement en essayant de se faire une place dans des sociétés qui n'ouvriront jamais leurs portes pour eux, ils ne laissent pas tomber. Tout comme ils n'oublient pas. Ils continuent à se souvenir qu'ils sont des fils et des filles de la Terre, nés de leurs créateurs célestes à travers les millénaires. Ils sont certains de déposer à nouveau leurs racines dans les montagnes, les plaines et les forêts qui protègent le lieu de repos de leurs ancêtres… Ils croient fermement dans la floraison, qui à nouveau donnera des fleurs et portera leur fruit.

C'est pour soutenir cette histoire, ces souvenirs vivaces d'un passé douloureux, ces témoins vivants d'un présent honteux, et leur combat, que le projet de "Bibliothèques Aborigènes" a été créé.

Guaykurú : les guerriers féroces

Parmi les groupes ethniques survivants qui peuplent aujourd'hui le territoire argentin, ceux appartenant à la famille linguistique Guaykurú jouent un rôle important dans l'histoire et la géographie humaine du pays.
Leurs communautés sont situées dans une vaste zone géographique connue sous le nom de "Chaco", incluant le Nord-Est de l'Argentine, le Paraguay, une partie du Sud-Ouest du Brésil et le Sud-est de la Bolivie. Ce territoire est couvert par des forêts tropicales et traversé par de larges rivières d'eaux brunes. La richesse de la vie végétale et animale a permis aux cultures indigènes de vivre en tant que pêcheurs nomades, cueilleurs ou chasseurs, cultivant juste quelques champs simples, comme le manioc ou le coton, en guise d'agriculture de subsistance.
La partie sud de cette énorme zone géographique appartient à présent à l'Argentine. Jusqu'au XVIIème siècle – lorsque les forces d'occupation espagnoles arrivèrent en ces lieux – un grand nombre de ces groupes indigènes habitaient cette région, partageant une langue et une culture communes. Les Espagnols les appelèrent tous par le même mot en guaraní: *Guaykurú*, qui signifie "les féroces, les indomptables". Dans ce grand groupe, ils inclurent des peuples aussi divers que les *Payaguá* – pirates des rivières et pêcheurs – et les *Abipón* – féroces guerriers et chasseurs. Après des décennies de guerres contre les soldats ibériques d'abord, puis contre les troupes argentines, les peuples *guaykurú* furent réduits à trois groupes en Argentine : *Qom* (appelés aussi « Tobas » en espagnol), *Moqoit* (« Mocovi ») et *Pit'laxà* (« Pilagá »). Tous parlent des dialectes et des variantes de la langue de base, *qom'lek* (signifiant littéralement « la langue des peuples »). Les linguistes incluent ces dialectes, ensemble avec d'autres langues liées, dans la grande famille *Guaykurú*.
Même si les gouvernements argentins au niveau national et provincial ne possèdent pas de données statistiques au sujet des peuples aborigènes (le dernier recensement – incomplet – a été effectué en 1967-68), certaines informations fiables sur ces populations peuvent être obtenues d'autres sources, comme des ONG, des missions religieuses et des chercheurs.
A travers ces sources, nous savons que les *Qom* vivent dans une large zone, incluant des camps urbains et ruraux importants dans la province de Chaco, vivant dans des grandes villes comme Rosario, Buenos Aires ou La Plata. Leur population est estimée à 90000 personnes, mais probablement que ce nombre est plus élevé en réalité, étant donné que la plupart d'entre eux nient leur origine indigène, un stigmate difficile à effacer dans la société argentine. Connus aussi sous le nom de « Tobas », ils tentent de récupérer leurs terres natales et de raviver leur culture, y compris leur langue, leur musique, leurs productions artistiques et leur tradition orale. Comme les peuples *guaykurú* n'ont jamais utilisé de système d'écriture, la tradition orale constituait leur principal moyen de transmission des savoirs d'antan. C'est pourquoi la tradition orale et la langue sont la base pour conserver vivante leur culture traditionnelle.
Ils vivent dans des contextes ruraux, travaillant dans l'agriculture ou faisant de l'artisanat, tout comme dans des camps urbains – habituellement aux alentours des grandes villes – travaillant comme main d'œuvre bon marché dans tout type d'activité. Ils doivent ainsi faire face à de graves problèmes d'illettrisme, de santé, d'alcoolisme et de violence, tout comme un manque profond d'éducation et d'information. Cependant, ils organisent plusieurs mouvements populaires pour se battre pour leurs droits et leur développement en tant que citoyens argentins et comme peuple *Qom*. Ils ont remporté quelques succès en obtenant la propriété de leurs terres d'origine, et en recevant une éducation de base bilingue dans des écoles primaires.

Ils reçoivent de l'aide de plusieurs organisations nationales et internationales et d'ONG mais, pour de nombreux aspects, ils restent sous la pression sociale et culturelle de la société non indigène qui les entoure.
Les *Moqoit* sont généralement considérés comme un sous-groupe des *Qom*. Cependant, selon des explications historiques ils constituaient deux groupes différents, et aujourd'hui les *Moqoit* se considèrent comme une autre culture indépendante. Par le passé ils étaient des guerriers courageux et craints, à présent ils partagent les terres, les problèmes et leur destin avec leurs voisins les *Qom*, bien qu'ils occupent principalement des zones dans le sud du Chaco et dans les provinces du nord de Santa Fe (à la limite sud du territoire *Qom*). Ils vivent en zone rurale, et selon des estimations leur population pourrait atteindre 7000 personnes. Ils parlent un dialecte du *qom'lek* et ils tentent de sauver et de retrouver les restes d'une identité culturelle détruite par des décennies de conflits sans fin avec la société argentine.
Il se peut que les *Pit'laxa,* qui habitent aujourd'hui la province de Formosa, soient ceux qui ont le mieux conservé leur identité originelle. Même s'ils vivent dans des endroits urbains (tout comme dans des communautés rurales), ils continuent à effectuer leurs pratiques quotidiennes de chasse et de récolte (appelées « marisquear »). Ils doivent également faire face à de nombreux problèmes – y compris les maladies et les pressions politiques – mais, comme ils l'ont fait il y a de nombreuses années, ils continuent à se battre bravement pour leurs terres, leurs droits et leur culture. Ils parlent une variante du *qom'lek,* différente de celui utilisé par leurs voisins du sud et, bien qu'ils soient aussi dans une situation critique, ils essaient de retrouver leurs traditions orales et de conserver vivante leur identité indigène. Ils organisent, annuellement, une rencontre internationale des peuples aborigènes, et ils ont donné naissance à un grand nombre de mouvements socioculturels sur leur territoire.
Les peuples *guaykurú* ont été massacrés, persécutés et oppressés. Ils continuent à être traités comme des travailleurs bon marché – presque des esclaves – dans les champs de coton et d'autres exploitations commerciales. Leurs droits ont été systématiquement violés : ce fait a engendré plusieurs révoltes sérieuses durant leur histoire récente (toutes ont fini en massacres sanglants). Des éditeurs bien connus ne publient pas de livres dans leur langue, les systèmes éducatifs officiels ne font pas la promotion de leurs cultures, les sectes religieuses les poussent à l'acculturation, et la discrimination sociale les force à oublier leurs méthodes traditionnelles et leurs traits culturels. Même ainsi, ils continuent à résister et à combattre, et continuent à prononcer les vieux sons *qom'lek* toutes les nuits, sous un ciel sombre où habitent leurs déesses antiques, les étoiles.

Le projet « Bibliothèques Aborigènes »

Comme mentionné plus haut, les peuples *guaykurú* n'ont jamais développé de système d'écriture. Donc tout leur savoir est transmis en utilisant leurs souvenirs et les mots prononcés, à travers une tradition orale. L'acculturation actuelle et la pression socioculturelle (au moyen du système éducatif officiel, les organisations religieuses et la discrimination publique) les amène à perdre leur trésor le plus précieux : leur sagesse, un ensemble de croyances et certitudes accumulées à travers les siècles et gardées précieusement dans les esprits des aînés.
En même temps que leur culture disparaît quotidiennement, ils perdent aussi leur identité en tant que personnes. Immergé dans une société occidentale parlant espagnol qui ne respecte pas la diversité qu'ils représentent, ils semblent perdus entre deux mondes, n'appartenant complètement à aucun de ceux-ci. Ils ne parlent couramment ni le *qom'lek* ni l'espagnol, ils sont majoritairement illettrés et les enfants quittent l'enseignement de base très tôt ; tous ces éléments rassemblés constituent la raison d'un profond manque d'éducation de base et d'information. Leurs problèmes majeurs (santé, droits, ressources) trouverait un début de

solution s'ils pouvaient avoir accès à un savoir de base. Mais les bibliothèques publiques et les services d'écoles primaires couvrent à peine leurs besoins, et lorsqu'ils le font, il n'y a pas de matériel disponible dans leur langue maternelle.

Face à l'absence d'une structure solide qui fournirait aux communautés indigènes éducation et outils d'information, le projet des « Bibliothèques aborigènes » a été conçu et mis en œuvre par l'auteur de cet article, avec des fonds très limités, en divers endroits *guaykurú*, entre 2002 et 2005.

Le projet a émergé d'un ensemble d'idées qui font partie de nouvelles tendances dans les sciences de l'information et des bibliothèques : le « *progressive librarianship* ». Ce mouvement soutient et encourage l'accès libre à l'information, le respect pour les structures culturelles d'origine de chaque communauté, l'usage de l'imagination dans la gestion des ressources, le déni des modèles de service établis et acceptés, et la diffusion du savoir pour atteindre un développement équilibré et égalitaire des sociétés humaines.

Utilisant un cadre théorique interdisciplinaire (anthropologie, sociologie, droit, sciences de l'éducation, linguistique, …) et profitant de la « recherche-action » (avec l'aide des techniques de la recherche sociale telles que le « *thick description* » ou *description épaisse*), le projet a proposé la construction, la mise en œuvre et l'évaluation d'un modèle de bibliothèque désigné spécifiquement pour satisfaire les besoins des utilisateurs indigènes, respectant leurs caractéristiques culturelles et considérant leurs moyens, leur réalité, leurs rythmes et les traits culturels.

Les « bibliothèques aborigènes » ont été développées au cœur de ces communautés, en tant que « *grassroot project* », encourageant l'implication complète et constante, la décision et l'implication de l'utilisateur final. Il voulait que les bibliothèques deviennent une institution gérée par le groupe lui-même, sans intervention complémentaire ou influence extérieure. Il visait à retrouver les langues ancestrales et le savoir, à revitaliser les expressions et pratiques culturelles actuelles telles que la tradition orale et l'histoire, le développement d'une alphabétisation bilingue, la participation des secteurs socialement exclus (tels que les femmes et les personnes âgées), l'appropriation de la sagesse stratégique (soins de santé, nutrition, gestion des ressources, droit et droits de l'homme…) du point de vue indigène, et l'introduction d'éléments culturels non natifs (aptitudes de lecture et d'écriture, livres, informatique) dans une perspective bilingue et interculturelle.

Afin de remplir ces objectifs, la bibliothèque est devenue une organisation flexible, adaptable aux conditions de vie de la communauté et à leurs demandes. Ceux en charge de l'unité d'information, en collaboration avec le groupe d'individus qu'ils servaient, ont analysé et cerné les caractéristiques du groupe, leur lieu, leurs ressources, le situation sociale, culturelle et éducative, leurs recherches, leurs désirs, et leurs besoins. La *description épaisse* et les *histoires de vie* ont été très utiles et des outils adaptés pour accomplir cette tâche, car ils ont généré des rapports des plus riches sur la qualité de vie et les caractéristiques socioculturelles de n'importe quelle personne. En fait, ils ont contribué à ajouter des données importantes qui étaient cachées des outils quantitatifs (statistiques). L'utilisation de ces derniers a complété le travail avec quelques chiffres de base.

Les détails humains – particulièrement ceux se référant aux croyances, aux visions cosmiques ou à des idiosyncrasies des communautés – ont été considérés attentivement à ce stade de l'évaluation précédente : les résultats de ce processus ont montré ce qui était attendu de la bibliothèque, quelle sorte d'utilisateurs la fréquenterait (ou pas) et quels moyens humains et matériels seraient nécessaires à la mise en œuvre des services.

De ces données, un modèle de service d'information a été conçu (toujours en collaboration avec la communauté) par l'application de méthodes d'organisation et de gestion de bibliothèque, ainsi qu'en concevant un système d'information. Ce modèle a été soumis à une évaluation continue et améliorée. Les collections et les services ont été imaginés pour soutenir

fortement la culture orale, les langues natales (éducation bilingue), l'échange interculturel, le rôle des femmes et des personnes âgées dans la transmission des informations, les canaux à travers lesquels l'information est passée et a été exprimée au sein du groupe, l'acquisition de nouvelles connaissances, la préservation de l'histoire et des traditions, et l'appropriation de la bibliothèque comme un espace de développement, de discussion et de redécouverte de l'identité.

Le travail avec les communautés *guaykurú* (2002-2005) a montré des résultats bien plus riches que ceux attendus. Une grande quantité de traditions orales ont été redécouvertes, et plusieurs petites *collections sonores* (des collections de cassettes où les voix d'anciens villageois ont été enregistrées) ont été créées, utilisant ces langues natales en danger. De petites bibliothèques ont été construites dans les écoles des communautés, et les *collections sonores* ont été utilisées en tant que matériel éducatif complémentaire, comme les enfants ne peuvent pas habituellement avoir des ouvrages écrits dans leur propre langue. Des textes (en espagnol) liés à des questions comme la santé, l'organisation communautaire, la nourriture et l'agriculture, les techniques de construction, la gestion de l'eau et du sol, etc., ont été livrés à la bibliothèque, et partiellement traduits dans les langues locales, pour donner la chance aux personnes illettrées d'avoir un peu d'éducation sur ces importants sujets.

Même si les financements réduits n'ont pas permis de créer des structures et des services aussi forts et solides que ceux préconisés dans le modèle théorique initial, l'un des services mis en œuvre – basé sur une idée simple, et utilisant les ressources locales – a eu beaucoup de succès. Il a été développé pour la première fois dans les communautés *Qom* dans la province du Chaco, et ensuite poursuivi dans d'autres communautés. On l'a appelé *Qadede Idá?at*.

Les vieilles traditions sont vivantes

Parmi les *Guaykurú* il y a un ensemble de connaissances traditionnelles – transmises oralement – qui consiste à dire ce qu'est un comportement approprié ou à perpétuer certaines règles sociales de base. Cet ensemble est appelé *Qadede Idá?at*, ce qui signifie les « anciennes traditions » en *qom'lek*. Ce savoir a d'abord été compilé par des anthropologues, des enseignants locaux et quelques linguistes en 2002, dans les communautés *Pit'laxá* dans la province de Formosa, et les résultats ont été publiés dans un petit ouvrage, mais ils quittent leur travail bientôt. Basé sur l'idée d'utiliser le savoir traditionnel dans la langue maternelle, le projet des « Bibliothèques aborigènes » a décidé de mettre en œuvre un service appelé *Qadede Idá?at*, impliquant les enfants à l'école primaire et leurs (grands-)parents dans les communautés *Qom* dans la province du Chaco (2004), et de l'élargir ensuite pour inclure les communautés *Pit'laxá* de Formosa.

Le service encourageait les enfants à lire des contes écrits en espagnol à leurs aînés, les traduisant en *qom'lek*, et d'écrire – en espagnol et en *qom'lek* – les contes traditionnels et les histoires racontées par leur famille, qui les avaient conservés dans leur mémoire mais ne les avaient jamais écrits jusqu'alors. Les activités ont été menées dans les écoles primaires, sous la surveillance constante des enseignants de la communauté. A ce stade, il est nécessaire de préciser que les écoles les plus importantes localisées dans les communautés indigènes *guaykurú* – celles qui tentent de pratiquer une éducation bilingue – ont des « assistants enseignants autochtones », des enseignants indigènes qui collaborent avec l'enseignant officiel en traduisant les contenus éducatifs aux étudiants natifs. Leur travail au sein du service *Qadede Idá?at* a été extrêmement important, si l'on considère que les enfants n'ont pas tellement confiance en leur connaissance soit de l'espagnol, soit de leur propre langue.

Le service était initialement prévu pour renforcer les liens familiaux de la famille dans la communauté, en utilisant la transmission orale. En partageant cette tradition orale, les grands-parents se rapprochaient de leurs petits-enfants, et ils pouvaient s'exprimer dans leur propre

langue, ce qu'ils avaient trop souvent négligé d'eux-mêmes ou nié à cause de la globalisation de la société actuelle. Au sein des communautés *guaykurú* en Argentine, les jeunes gens en général pensent que la langue natale et les traditions orales sont juste de « vieilles choses » qui appartiennent aux « vieilles personnes » (leurs grands-parents) ; certains parents encouragent même leurs enfants à oublier leur identité pour être acceptés et éviter la discrimination qu'ils ont dû endurer lorsqu'ils étaient jeunes. Ce fossé culturel entre les générations d'hier et d'aujourd'hui (marqué par l'utilisation et la maîtrise des traditions et de la langue) casse généralement la communication familiale et les relations. Et cette « rupture » est la raison du manque de savoir traditionnel, puisque les canaux de transmission orale sont rompus.
A travers ce service, quelques traditions orales ont été retrouvées et la capacité à lire et écrire dans les deux langues a été encouragée, dans la mesure où les enfants se rendaient compte qu'ils commettaient beaucoup d'erreurs en essayant d'écrire des histoires simples dans les deux langues. Ces échecs les ont encouragés à améliorer leurs compétences. Un autre but de ce service était de familiariser les enfants avec les livres et les textes. La plupart d'entre eux ne connaissaient que des livres écrits, et n'avaient jamais eu de contact avec des livres illustrés, des contes ou des ouvrages récréatifs. Et, à travers les enfants, des familles entières se retrouvèrent impliquées dans la découverte de la lecture et l'écriture en espagnol et en *qom'lek*. Peut-être ce fut le but le plus important atteint par ce service : le temps d'un moment magique, de nombreux grands-parents ont eu leurs joues mouillées de larmes en découvrant leurs vieux récits écrits sur un papier et lus à voix haute par leurs petits-enfants.
Les activités du projet *Qadede Idá?at* ont été mises en œuvre pendant six mois dans les communautés *Qom* dans la province de Chaco, toujours en collaboration avec les écoles primaires et leurs enseignants. Elles ont aussi été développées dans certains endroits *Pit'laxá* pendant une période test de quatre mois, avec les mêmes résultats positifs. Même si les adultes au départ semblaient réticents à exprimer ouvertement leur savoir traditionnel en face de leurs enfants, et même si les enfants étaient nerveux à cause de leurs connaissances imparfaites, le plaisir de découvrir ensemble le livre et l'identité culturelle de la famille a permis de dépasser toutes ces craintes. Le service de la bibliothèque a contribué positivement à renforcer les liens familiaux et à développer un certain goût pour les livres et la communication orale. En ce sens, cela a été une sorte de double processus complémentaire : le bilinguisme (oral et écrit) a rapproché la famille, et, de cet espace familial, l'identité de naissance transmise par les livres et les traditions orales a été redécouverte.
L'impact de ces expériences nous permet d'établir quelques grands traits de base pour les futurs programmes de lecture familiale dans des communautés et des groupes traditionnels, ruraux ou de minorités :

1. Le savoir peut être transmis de plusieurs façons (en utilisant le langage écrit et parlé) et tous deux devraient être considérés par les bibliothécaires, en prenant en compte que l'oral représente toujours le mode principal de transmission d'information pour un grand nombre de cultures à travers le monde. Les bibliothécaires devraient oublier leur structure basée sur les livres et accepter qu'ils soient des gestionnaires de la mémoire. Et, cette mémoire peut être conservée de diverses façons, les bibliothèques devraient adapter leurs structures, de façon flexible, aux besoins et aux caractéristiques des utilisateurs qu'elles servent (et non le contraire : adapter les usagers aux structures de la bibliothèque).
2. Les programmes de lecture en famille devraient d'abord comprendre la nature de la structure familiale de la communauté qu'ils servent, avec leurs problèmes, leurs conflits internes, leurs faiblesses… Les sociétés rurales, traditionnelles, de minorités ont généralement des différences significatives entre les jeunes et anciennes

générations, et ces programmes ne devraient pas les ignorer, car de telles différences peuvent aisément aboutir à l'échec de tout le projet.

3. Une fois que les structures sociales et familiales ont été comprises et le matériel oral et écrit trouvé, le rôle de chaque acteur devrait être clairement identifié. Les enfants sont les acteurs principaux dans ces activités, pour autant qu'ils aillent généralement à l'école primaire et aient déjà quelques aptitudes à lire et écrire. Les programmes de bibliothèque devraient se concentrer sur eux, en les encourageant à reconnaître la beauté et la valeur des livres (et de la tradition orale), particulièrement ceux qui représentent leur propre univers, leur propre culture, leur propre lieu. En fait, les livres et les traditions liées à la culture locale sont les meilleurs éléments pour commencer un programme de lecture familiale dans les communautés rurales, traditionnelles : le lien entre le lecteur et le savoir conservé dans les pages de tout livre paraît évident et clair, et la relation est plus facile à établir.
4. Les enfants – et leur curiosité – sont les meilleurs " collaborateurs de bibliothèque" dans un programme de lecture familiale; ils rentreront à la maison avec une multitude de questions et avec toutes les découvertes merveilleuses faites à l'école… et ils en redemanderont plus. Les (grands-)parents seront impliqués dans le programme à travers les enfants, en essayant de répondre à leurs questions, en essayant de leur donner plus d'informations au sujet de leur culture (orale), et en essayant de partager avec eux l'aventure qu'est la découverte d'un nouveau monde à travers les pages d'un livre.
5. Les programmes de lecture en famille peuvent fournir un cadre parfait pour des campagnes d'alphabétisation (bilingue) – tant pour les enfants que les parents – et pour la redécouverte de la culture. Ils devraient fonctionner comme des *projets de développement populaire*, et une méthode de *recherche-action* devrait être utilisée dans leur mise en œuvre. Des données qualitatives devraient être collectées durant le programme, de sorte à établir des résultats selon des paramètres humains, puisque les bibliothèques *fournissent un service à des êtres humains*.

Lorsqu'il est utilisé de façon intelligente, ce type de service peut devenir la base pour une bibliothèque rurale, traditionnelle: il ouvre les portes et fournit des espaces pour la socialisation et pour l'expression de la culture et l'héritage locaux; il donne une chance d'apprendre de nouvelles compétences; il soutient et encourage la diversité et le bilinguisme; et il remplit la vie de la communauté avec des sources de réjouissance et de rires. Et peut-être ce dernier élément rend-il ce type d'activité le plus important parmi tous les services existants en bibliothèque.

Conclusion

La proposition exposée dans cet article est une proposition humaniste, totalement centrée sur des considérations sociales, donc sur des facteurs humains et personnels. Ce n'est seulement qu'à partir d'idées humanistes et de secours, respectueuses des diversités et du multiculturalisme, et en comprenant les relations interculturelles, qu'une proposition acceptable a pu être soumise en faveur de ces communautés négligées depuis longtemps, non seulement en Argentine, mais dans le reste du monde. Les sciences de l'information et des bibliothèques devraient contribuer avec leur sagesse – une sagesse développée par des siècles d'expérience – à la croissance et au développement de groupes humains indigènes (et autres). Mais ces sciences doivent d'abord dépasser tous les obstacles qu'elles ont mis sur leur propre chemin pour se rapprocher des communautés, comme leur silence, leurs tours d'ivoire, leurs positions privilégiées dans la nouvelle "Société du Savoir", leur attitude "apolitique" et leur

"objectivité". Elles doivent devenir profondément impliquées dans les problèmes de leurs usagers, se battant côte à côte avec eux pour ne pas les laisser se battre seuls et pour ouvrir leur horizon afin de leur accorder leur liberté, leur accès au savoir, leur éducation, la conservation de leur héritage culturel et la perpétuation de leur identité.

Peut-être ces pensées ressemblent-elles à des idéaux utopiques, et peuvent-elles insulter le sérieux académique et professionnel de nombreux collègues. Mais je vous demande, de ma localisation reculée au cœur de l'Amérique du Sud – entouré par le souvenir de milliers de sourires *Qom, Moqoit* et *Pit'laxá* – de vous rappeler juste d'une chose : lorsque les utopies sont perdues et que les hommes perdent leurs convictions et leurs nobles idéaux, les raisons de continuer à se battre disparaissent tout simplement.

Et si nous n'avons pas de raisons de lutter et de rêver d'un monde meilleur… y a-t-il des raisons de vivre ?